

# **L'attitude des milieux ruraux franc-comtois face à la modernisation et aux aménagements régionaux**

---

Robert CHAPUIS Maître-Assistant à la Faculté des Lettres de Besançon (25)

avec la collaboration de Luc LAURENT Professeur au Lycée de Luxeuil (70)

1970 - Cahiers de l'Association Interuniversitaire de l'Est

## **I - NECESSITE D'UNE MEILLEURE CONNAISSANCE DES ATTITUDES ET DES MOTIVATIONS EN MILIEU RURAL**

### **La multiplication des enquêtes techniques, démographiques, économiques**

Pendant longtemps le monde rural français et en particulier l'agriculture ont été boudés par la statistique et par l'enquête. On a dû se contenter trop longtemps de l'enquête agricole de 1055 pour se faire une idée des structures. Seuls les géographes ont fait des milieux ruraux leur objet d'étude favori, mais cette recherche a été menée trop souvent en ordre dispersé et sans grand souci d'applications pratiques.

Depuis quelques années les enquêtes se multiplient, qu'elles soient générales, comme l'enquête communautaire du printemps 1968, ou locales. Les responsables internationaux, nationaux, régionaux ou — plus rarement — communaux, sentent enfin qu'on ne peut valablement agir sans connaître. Dans la seule Franche-Comté des études nombreuses ont été menées, à la demande des administrations ou des collectivités, par des organismes privés en collaboration parfois avec l'Université, sur un certain nombre de cantons ruraux, comme Levier<sup>1</sup> (Doubs), Rioz<sup>2</sup>(Haute-Saône), Ornans-Amancey<sup>3</sup> (Doubs) et Orgelet-Arinthod<sup>4</sup> (Jura) — en particulier pour les tentatives de cantons-pilotes, ou sur des problèmes spécifiques, comme les migrations rurales en Haute-Saône et dans le Jura<sup>5</sup>.

Quantitativement on connaît encore mal la campagne, mais on commence à la cerner beaucoup mieux. Cependant ces enquêtes techniques, économiques, démographiques — ces comptages — apparaissent de plus en plus insuffisants pour qui veut entourer ses décisions des garanties les plus sérieuses. Pour préparer une action en profondeur, c'est-à-dire une action où la population doit être amenée à

---

<sup>1</sup> Enquête en cours par le C.E.R.A.C. (Centre d'Etudes pour le ruralisme et l'aménagement des campagnes). 8, rue d'Athènes, Paris (IXe).

<sup>2</sup> Etude préparatoire à un plan de développement et d'aménagement du secteur rural de Rioz ; menée par le S.E.G.E.S.A. pour le Ministère de l'Agriculture 1968 - résumé ronéoté - 30 p. - 38, rue Poliveau - Paris (Ve).

<sup>3</sup> C.E.R.A.C. Le Secteur d'aménagement rural d'Amancey-Ornans (Doubs) - 1965 - ronéoté.

<sup>4</sup> C.E.R.A.C. Secteur pilote d'aménagement rural d'Arinthod (Jura) - 1966 - ronéoté.

<sup>5</sup> Centre d'Etudes Economiques régionales de Franche-Comté. Les mouvements migratoires en Franche-Comté - Octobre 1965.

participer au maximum, l'enquête classique est insuffisante. On s'est préoccupé, jusqu'ici, de savoir ce que les gens font, il est temps de savoir ce qu'ils pensent, ce qu'ils désirent et ce pour quoi ils agissent.

### **Le démarrage des enquêtes sociologiques**

A ce niveau pour le monde rural, nous n'en sommes en France qu'aux prémises, malgré les efforts systématiques du groupe de sociologie rurale du C.N.R.S. Le besoin d'une compréhension globale des populations avec lesquelles il faut agir n'en est pas moins ressenti par un certain nombre de dirigeants agricoles ou de responsables ruraux. Ces responsables connaissent subjectivement la géographie sociologique de leur circonscription ; ils savent, en Haute-Saône, qu'au plan agricole le canton de Riez marche bien celui de Gy beaucoup moins et ceux des Vosges saônoises pas du tout. Mais ils sentent le besoin d'une connaissance plus précise de ce qui n'est qu'impression. De quel intérêt serait pour eux, la possibilité de marquer, dans nos régions rurales, les limites de ces pays sociologiques », dont parle M. Mendras<sup>6</sup>, « zones dans lesquelles les hommes choisissent leurs épouses, participent à un même marché économique et subissent une même influence idéologique, en un mot vivent d'une même vie sociale » !

Ces préoccupations affleurent en Franche-Comté depuis deux ou trois ans. La Chambre d'agriculture de Haute-Saône a lancé des enquêtes sur : la formation professionnelle et l'enseignement ménager agricole en 1965-66 et la place de la femme dans l'exploitation agricole de demain. Nous avons nous-mêmes participé à la mise au point de questionnaires sur les mentalités des agriculteurs dans les cantons de Levier (Doubs) et Gy (Haute-Saône)<sup>7</sup>, sur les attitudes des ruraux vis à vis de l'aménagement forestier dans les Vosges saônoises. Un certain nombre d'étudiants de l'Institut de Géographie de Besançon ont orienté leur mémoire de maîtrise vers ces problèmes.

Aucune synthèse régionale n'est encore possible. Parmi les premiers résultats nous avons choisi trois exemples qui veulent montrer l'intérêt de ce type de recherche pour un aménagement régional efficace.

## **II - L'AGRICULTURE DU HAUT-DOUBS : UN STYLE DE VIE AUTANT QU'UN SYSTEME DE PRODUCTION**

Nous sommes ici dans le Jura central, c'est-à-dire dans la partie la plus large du croissant jurassien, au droit de Besançon. Le Haut-Doubs occupe les plateaux supérieurs à 700 m et la montagne plissée. Il est coupé de la partie basse du

---

<sup>6</sup> MENDRAS (Henri), Sociologie de la campagne française. Paris, P.U.F. Coll. «Que sais-Je ? », n° 842, 2 éd. 1965 - 124 p.

<sup>7</sup> Enquête en cours

département par une limite topographique, constituée par le fort bourrelet de l'ondulation transversale et par une frontière bioclimatique, celle du conifère.

A ce pays d'herbe, de sapins, de pluie et de froid, l'homme s'est remarquablement adapté en créant un milieu socio-économique d'une étonnante originalité. On sait que les lignes de force de cette économie sont, pour certaines zones au moins, l'industrie horlogère et mécanique, l'élevage et le tourisme. Nous nous intéresserons ici uniquement au milieu agricole qui marque encore de son cachet l'ensemble de la vie sociale et qui a été la structure d'accueil d'une industrie à l'origine domestique ou artisanale.

### **Une exploitation du sol extensive, un élevage intensif soutenu par un réseau serré de coopératives<sup>8</sup>**

Toute vie agricole est centrée ici sur la production du lait destiné à la fabrication du gruyère et sur la vente d'élèves et de vaches sélectionnées. Par une sorte de paradoxe technique, on pratique un élevage intensif à partir d'une exploitation extensive du sol.

Toute polyculture et souvent toute culture ont disparu. L'alimentation du troupeau repose au maximum sur l'herbe naturelle. En effet le bétail trouve au dehors sa nourriture dès le début du mois de mai. Les génisses broutent de jour comme de nuit, et du printemps à l'automne, les pâturages communaux, de plus en plus souvent clos et loués à des syndicats d'exploitation. Aux laitières sont laissées les pâtures privées bien entretenues et purinées mais où les techniques modernes d'exploitation sont rarement suivies : le pâturage rationné n'est jamais utilisé, le pâturage tournant ne se fait que sur trois ou quatre parcelles, le pâturage simple reste le plus courant. Ces laitières profitent encore d'un premier passage sur les prés de fauche au printemps, puis d'un deuxième après la deuxième coupe. Fin octobre, le troupeau regagne définitivement l'étable où son alimentation est à base de foin. Ce fourrage, on l'a récolté pendant quelques semaines harassantes, sur des prairies de fauche qui occupent entre les 2/3 et les 3/4 de la S.A.U.<sup>9</sup> et où les prairies temporaires et artificielles sont à peu-près absentes.

L'utilisation du sol reste donc extensive. On fait au maximum confiance aux aptitudes naturelles de la région pour l'herbe. Au-dessus de 700 m la quasi-totalité des S.A.U. est constituée d'herbage permanents naturels la majeure partie de ceux-ci ne connaît plus la charrue. Enfin, si la fumure organique est abondante grâce à de gros achats de paille, l'engrais chimique est beaucoup plus timidement employé : la Hollande utilise 220 unités fertilisantes à l'hectare, le Nord de la France 178, le Doubs seulement 26. Cette confiance en la nature est parfois bien placée certaines bonnes

---

<sup>8</sup> Voir surtout FOURCHET Claude Les éleveurs-sélectionneurs de la race Montbéliarde dans le département du Doubs. Diplôme d'Etudes Supérieures de Géographie, Faculté des Lettres - Besançon - 1967 dont nous sommes très largement inspirés.

<sup>9</sup> S.A.U. Surface agricole utile.

pâtures peuvent donner de 5 à 6.000 U.F.<sup>10</sup> à l'hectare, soit l'équivalent de 50 à 60 quintaux d'orge, mais les rendements plafonnent depuis quelques décennies et les prés de fauche, beaucoup plus négligés, ne donnent que 1.500 à 3.000 U.F. à l'hectare.

Cette extensivité contraste avec l'intensivité et la rationalisation de l'élevage lui-même, où les Comtois sont passés maîtres. Grâce à des compléments de farine d'orge et de maïs, ou de farines spéciales, de condiments minéraux, de tourteaux, de lait en poudre pour les jeunes, dosés en des plans d'alimentation savants, on arrive à nourrir 1 à 1,2 U.C.B.<sup>11</sup> à l'hectare.

Cet élevage de haut niveau technique est symbolisé par la race Montbéliarde dont c'est ici, malgré son nom, le berceau. Cette race, amenée, au XVIII<sup>e</sup> s., par des Anabaptistes suisses, dans le pays de Montbéliard, lentement améliorée, inscrite en 1889 au registre des livres généalogiques français, connaît un second départ après 1900, quand le flambeau de la sélection est repris par des agriculteurs de la région de Morteau. Les syndicats d'élevage qui se créent alors s'insèrent facilement dans des habitudes coopératives multi-centenaires : on sait que la première mention d'une fruitière<sup>12</sup> franc-comtoise date du XIII<sup>e</sup> siècle. Aujourd'hui le Haut-Doubs est une des régions comtoises où les bovins inscrits au Herd Book sont les plus nombreux, où le contrôle laitier est le plus suivi, où le réseau coopératif est le plus dense, où les problèmes de l'élevage rencontrent le maximum d'attention.

### **Le milieu naturel, les structures agraires et l'organisation commerciale n'expliquent pas complètement ce type d'organisation des ressources**

Il est curieux de constater tout d'abord qu'adaptations et innovations se sont toujours faites dans une seule direction, celle de l'élevage laitier. On peut se demander pourquoi cette habitude de la recherche zootechnique a boudé systématiquement les autres élevages, comme celui du bœuf ou celui du porc qui est la plupart du temps laissé à des entrepreneurs spécialisés. Lorsque cette recherche s'est portée localement sur le cheval, elle a au contraire éliminé longtemps la sélection laitière, comme dans la région de Maîche-Le-Russey qui aujourd'hui encore, est réfractaire au Contrôle laitier et même sanitaire. Pourquoi tous les efforts continuent-ils à se porter sur la vache laitière alors que le gruyère est en difficulté, comme les incidents de septembre 1968, à Lons-le-Saunier<sup>13</sup>, l'ont fait connaître au grand public. Pourquoi ce haut niveau technique dans la sélection n'a-t-il pas débouché sur une véritable révolution fourragère et pourquoi les rendements laitiers ont-ils doublé en vingt-cinq ans alors que les rendements fourragers plafonnent depuis longtemps ? Il est bien évident que le milieu naturel et l'évolution économique générale rendent compte en grande partie de cette création et de ses possibilités d'adaptation future. Il

---

<sup>10</sup> U.F. : Unité fourragère.

<sup>11</sup> U.G.B. : Unité de Gros Bétail.

<sup>12</sup> Coopérative de fabrication des fromages.

<sup>13</sup> Occupation pendant quelques heures de la préfecture du Jura

est normal que, sur cette terre haute et humide, où les céréales viennent mal, on se soit tourné très tôt vers l'élevage. Il est également patent que la révolution fourragère a été gênée par le fait que l'herbe des prairies artificielles, très dense et aux tiges épaisses; sèche beaucoup plus difficilement que l'herbe naturelle et fait courir de gros risques à la récolte dans un pays pluvieux. Le temps nous manque pour étudier de près ces problèmes. Nous voudrions seulement montrer que les facteurs d'ordre sociologique ne sont pas à dédaigner.

### **La pression des traditions et du milieu social**

Le facteur décisif de l'orientation vers l'élevage laitier est la proximité de la Suisse. Nous avons vu le rôle des Anabaptistes bernois à Montbéliard. Ici ce furent les Fribourgeois catholiques de la Gruyère qui, arrivant après la guerre de Trente ans, apportent leurs techniques de l'alpage et leur passion du bétail ; ils sont relayés à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle par des fromagers suisses qui renouvellent les techniques de fabrication du fromage et qui jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle sont majoritaires chez les fromagers comtois. Cette tradition de l'élevage laitier s'est vue renforcée par la multiplication des fruitières à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle et par la mise en place du réseau d'organisation de l'élevage que nous avons vu plus haut ; elle a mûri, elle s'est transmise dans un milieu social fortement homogène.

Ce milieu est marqué par la forte empreinte d'un catholicisme fervent — sauf exceptions, plus de 50 % des hommes vont régulièrement à la messe et font leurs Pâques<sup>14</sup> — et longtemps conservateur qui a pu faire parler de « Vendée jurassienne ». Il se signale encore par une vie sociale intense. Les multiples occasions de rencontres entre villageois, nécessitées par la coopération, la sélection, la vie municipale, professionnelle, religieuse ou nées du foisonnement des groupes sportifs (football, gymnastique) ou artistiques (chorales, harmonie), le tissu serré de liens familiaux innombrables dans cette région où la famille très nombreuse est encore courante donnent au « montagnon »<sup>15</sup> l'impression d'être encadré, soutenu, connu, guidé. Ici, plus qu'ailleurs le milieu est un : l'individu ne se conçoit isolé, la famille ne se conçoit pas sans l'exploitation, l'exploitation sans l'élevage laitier et celui-ci sans la coopérative, On ne réagit pas seulement en exploitant, mais en élément d'une cellule sociale fortement unie. Pour reprendre une expression chère aux sociologues : « l'en-groupe » exerce ici une forte pression sur l'individu. Cet « en-groupe » transmet traditionnellement un certain nombre de modèles ; parmi ceux-ci, le modèle de l'élevage laitier, tel que nous l'avons décrit, reste le plus vivace. L'individu ne s'intègre pas seulement à une économie mais aussi à une société.

Cette forte homogénéité du groupe a été jusqu'ici un avantage pour l'économie montagnarde. Elle a permis une pénétration en profondeur des innovations lancées

---

<sup>14</sup> Le diocèse de Besançon - Visage humain et religieux. Secrétariat diocésain de la pastorale, Archevêché de Besançon - Pentecôte 1967.

<sup>15</sup> C'est un qualificatif que l'on se donne volontiers dans la région.

par les leaders et une certaine adaptation des structures à l'évolution générale de l'agriculture.

Cependant on doit remarquer que, depuis un siècle, les transformations générales de l'agriculture sont toujours allées dans le bon sens, pour le Haut-Doubs, c'est-à-dire dans celui d'un renforcement de l'élevage et d'un accroissement de la consommation des produits laitiers, plus particulièrement du gruyère. A y regarder de plus près, cette société a su s'adapter et perfectionner ses techniques, elle n'a jamais eu vraiment à se reconverter. Les contraintes peu à peu créées par une spécialisation étroite, la rigidité née de vieilles habitudes peuvent-elles permettre une reconversion qui va peut-être devenir nécessaire ? C'est ce que nous tenterons de voir après avoir étudié un deuxième exemple de société rurale comtoise.

## **SOCETE RURALE ET MODERNISATION DANS LES PLATEAUX DE HAUTE-SAONE<sup>16</sup>**

Nous quittons maintenant la chaîne du Jura pour les plateaux qui occupent l'entre Saône et Ognon, aux alentours de Vesoul. Les calcaires sont encore ici essentiels, mais le milieu est bien différent, par l'altitude qui se situe entre 200 et 400 mètres et par un climat beaucoup plus clément, mais où l'humidité utile peut-être parfois insuffisante. La vocation agricole e donc été longtemps différente.

### **Une agriculture longtemps plus variée**

Au monolithisme du Haut-Doubs, les plateaux de Haute-Saône opposaient l'association d'une polyculture variée — où entrait même la vigne — et d'un élevage non spécialisé qui en faisait un « bon pays en rossard de l'austère montagne. Lorsque dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, l'étai de l'autarcie se desserre avec la massification des transports et la concurrence nationale et internationale, ces bas plateaux amorcent une difficile reconversion. Puisqu'il faut se spécialiser, et plus précisément dans l'élevage, c'est naturellement le modèle du Haut-Doubs qu'on va implanter. Sous l'impulsion des coopératives qui naissent à partir de 1850, des fromagers indépendants, qui arrivent de Suisse dans les dernières années du siècle et de certains montagnons descendus d'un Jura trop prolifique, les plateaux s'orientent vers le lait.

### **Les dissemblances avec le Haut-Doubs sont maintenant faibles**

Aujourd'hui lorsqu'on regarde une carte agricole de Franche-Comté, on ne voit que peu de différence entre les plateaux de Haute-Saône et le Jura central. Les friches sont certes plus répandues en Haute-Saône (10 % du territoire contre 1 %), mais, comme à la Montagne, le rôle des herbages est essentiel et le troupeau bovin

---

<sup>16</sup> Voir en particulier le mémoire de Géographie de M. MARGUERITE : « La mentalité des éleveurs de cinq cantons de Haute-Saône », Faculté de Lettres de Besançon – 1968.

donne plus de 80 % des revenus bruts. On retrouve ici les mêmes techniques d'alimentation du bétail, et d'utilisation du sol, les mêmes soucis de sélection, de coopération.

Les différences sont seulement de degré. Dans ce pays plus clémente les surfaces emblavées se sont maintenues. Mais surtout, jusqu'à ces dernières années, les exploitations faisaient pâle figure devant celles du Haut-Doubs et les agriculteurs eux-mêmes reconnaissent volontiers leur infériorité technique.

En 1960, les rendements laitiers étaient de 25 % inférieurs. Aujourd'hui encore les bêtes inscrites au Herd Book et suivies par le Contrôle laitier sont moins nombreuses, les comices agricoles moins suivis et moins beaux, le tissu coopératif plus lâche. Jusqu'à présent on a donc été à la remorque du Haut-Doubs.

### **La modernisation s'accélère**

Cependant, depuis quelques années, les progrès sont éminents. Les indices de production et les rendements augmentent plus vite que dans le Doubs. Plus topique encore apparaît le fait que la région sa révèle, sur certains points, plus novatrice désormais que le Haut-Doubs, alors que, jusqu'alors le bon exemple venait d'en Haut. Les exploitants des plateaux, défavorisés au départ par la médiocrité des prés de fauche naturels (0,45 unité fourragère par kilo de foin contre 0,48), ont fait — eux résolument leur révolution fourragère ; ils ont adopté le ley-farming — la culture de l'herbe — presque inconnue dans le Haut-Doubs. Ils se mettent maintenant au maïs fourrager.

Les coopératives et entreprises laitières privées ont diversifié leurs productions : à côté du gruyère, quasi monoproduction du Doubs, on travaille ici toutes sortes de fromages à pâte molle (genre camembert), une sorte de Port-Salut (le Saint Paulin), et des fromages frais pour l'approvisionnement des villes du département et de Besançon. Enfin, depuis quelque temps un mouvement se dessine vers la viande ; actuellement se monte une entreprise agricole qui abritera 300 jeunes bovins de 12 à 18 mois destinés à la viande ; on voit apparaître plus souvent, dans les prés, la robe claire des bœufs charolais. Il est symptomatique que la SICA-viande du Doubs en déconfiture, ait été reprise en main par SICA-Saône. Longtemps hostile, la Haute-Saône est maintenant au 26<sup>e</sup> rang en France pour l'importance du remembrement ; dans le canton de Rioz, deux seules communes ne sont pas remembrées ou en voie de remembrement.

Pourquoi cette région, longtemps retardataire, est-elle capable aujourd'hui d'innovations beaucoup plus variées que la Montagne ? Ici encore, nous laisserons de côté les causes techniques et économiques, qui jouent indéniablement un rôle, pour nous attacher à certains aspects de la société rurale qui peuvent être source d'explication.

## Un lourd passé en voie de liquidation

Il faut rappeler que les plateaux de Haute-Saône sont une des régions de France qui se sont vidées le plus intensément. La densité de population des cantons ruraux de la région de Vesoul ne dépasse pas 25 habitants au kilomètre carré, parfois elle tombe en dessous de 20 et 63 % des communes ont moins de 200 habitants. Cet exode s'est joint à une déchristianisation très ancienne -- moins de 25 % des hommes vont régulièrement à la messe -- pour faire éclater les cadres villageois. Les liens de toutes sortes qui enserraient autrefois l'individu, et qui entourent encore le montagnon, se sont depuis longtemps distendus. Il ne reste au village que quelques exploitants qui se sentent à la fois plus libres et plus isolés : Plus isolés, ils ont tendance - au moins naturellement pour les plus jeunes qui veulent « rester dans la course », - à tisser d'autres liens qui ne sont plus ni familiaux, ni villageois mais professionnels : on se tourne alors vers les GVA, les CETA, etc., on accepte plus volontiers de prendre contact avec les techniciens. Plus libres, puisqu'ils subissent une pression plus légère des \_habitudes villageoises, ils ne sont pas condamnés,-par la cellule sociale, à jouer toujours dans le même registre.

On voit naturellement tout ce que cette image doit à la généralisation ; les contrastes locaux ou régionaux sont multiples ; ce canevas s'applique mieux à tel canton, celui de Rioz par exemple, qu'à tel autre. Cependant, il nous semble que le Haut-Saônois, moins encombré de préjugés et d'habitudes, réagit aujourd'hui avec plus de souplesse aux sollicitations du marché.

Le montagnard, capable d'une meilleure adaptation dans son domaine traditionnel de l'élevage laitier, ne voit l'avenir que dans cette seule optique et se défend même de songer à une autre orientation. « Nous ne pouvons faire que du gruyère » entend-on souvent. On sait qu'effectivement la production du lait permet un chargement et une productivité à l'hectare supérieure d'environ 30 %. Mais il est certain que, dans un certain nombre de vastes exploitations où apparaît souvent une tendance à l'extensivité<sup>17</sup>, l'orientation vers la viande serait techniquement valable.

Même dans le domaine du lait, tout ce qui n'est pas production est un peu négligé : à travers plusieurs siècles la technique du gruyère a peu évolué... La fixité de cet état réside dans le traditionalisme de la région. Entre les deux guerres 1914-39, on assistait l'industrialisation progressive de la région, sans toutefois que soient apportées des modifications profondes dans les méthodes empiriques de fabrication pas plus que dans les méthodes de commercialisation »<sup>18</sup>. Les tentatives de regroupement des unités de production fromagères se heurtent aux traditions : chaque village, ou presque, a son chalet » c'est-à-dire son atelier de fabrication du

---

<sup>17</sup> Enquête en cours du C.E.R.A.C. sur le canton de Levier.

<sup>18</sup> Journal « La Terre de chez nous » du 5 Octobre 1968. Extrait d'un discours de M. Pierre Maire du Poset, président du Syndicat Interprofess1onnel du Gruyère Français (et franc-comtois lui-même).



fromage qui est devenu un centre de vie sociale actif car les exploitants s'y retrouvent matin et soir, pour la livraison du lait. On craint que la suppression du « chalet n tue toute vie sociale. « Nos fruitières se regrouperont nécessairement... Persuader nos producteurs de cette -nécessité inéluctable n'est évidemment pas chose aisée »<sup>19</sup>.

La société rurale fait du montagnon un producteur de lait ; elle lui fait quelque peu oublier qu'il ne faut pas seulement produire mais vendre ; elle le persuade trop facilement qu'il est condamné à faire du lait. Ici, plus peut-être que dans la région de Haute-Saône analysée, structures agraires et production sont le reflet d'un milieu humain ; les traditions de celui-ci sont facteurs de rigidité en dehors des orientations habituelles. Ce milieu risque de manquer de souplesse ; or, on sait qu'aujourd'hui l'agriculture demande moins des sols et des climats que des hommes capables d'adaptations rapides aux demandes fluctuantes du marché.

Ce thème de la capacité d'adaptation d'un « en-groupe n aux incitations du » hors-groupe », cette importance des structures sociales et mentales vis-à-vis de l'innovation nous sont apparus, enfin, lors d'une enquête dans les Vosges saônoises.

#### **IV - LES RURAUX DES VOSGES SAONOISES FACE A UN PROJET D'AMENAGEMENT<sup>20</sup>**

##### **L'échec d'une expérience**

Un village de la haute vallée de l'Ognon, situé dans la montagne vosgienne mais dans le département de la Haute-Saône, avait été choisi, - il y a deux ans, par la Fédération de la Vulgarisation Forestière de l'Est, pour y organiser les propriétaires forestiers privés. Dans un but de mise en valeur commune, il était prévu, en particulier, de construire les chemins nécessaires à une utilisation rationnelle des multiples parcelles forestières, grâce à des cotisations calculées en fonction de la surface possédée.

Malgré des projets techniquement bien au point -et en dépit d'un effort de large vulgarisation, les propriétaires ne purent se mettre d'accord. On arriva, péniblement, à trouver six personnes qui acceptèrent de se mettre à la tête du Groupement d'aménagement sylvicole, mais aucune troupe ne voulut suivre. Cet échec pouvait apparaître curieux puisqu'on ne demandait aux participants que des sommes très modiques (20 à 25 francs par hectare et par an) et qui promettaient des rendements intéressants. Notre enquête, en cours, porte sur les causes de cet insuccès.

---

<sup>19</sup> Idem

<sup>20</sup> Avec la collaboration de M. Laurent.

## **Une société villageoise intéressée à la forêt**

Notre hypothèse de départ avait été celle d'un désintérêt total des villageois pour une forêt de faible valeur, où les résineux n'occupent que 6 % de la surface. Nous pensions que, comme dans beaucoup d'autres régions de Franche-Comté, la forêt de feuillus ne comptait pratiquement plus dans le bilan économique villageois et que les propriétaires ne s'étaient pas sentis touchés par l'initiative de la Fédération.

La réalité s'est avérée bien différente. Dans ce rude milieu de petits paysans sans avenir et sans successeurs, d'ouvriers-paysans chaque jour, partent travailler dans les vieilles usines des villages voisins, le niveau de vie est faible, l'autarcie paysanne est encore de règle et les salaires ouvriers moyens oscillent autour de 600 francs. Dans ces conditions, la forêt est indispensable à l'équilibre budgétaire : chacun va couper son bois de chauffage, bien que l'opération soit payée de beaucoup de temps et d'efforts. Chacun connaît intimement ses bois et s'y intéresse : dans ce milieu de faible niveau intellectuel (1 personne sur 3 n'a pas le Certificat d'études primaires), 35 % des gens ont lu quelque chose sur la forêt ; 80 % affirment avoir fait des améliorations importantes (en particulier des enrésinements) et suivent en cela — sans vouloir le reconnaître — l'exemple de trois ou quatre leaders. Contrairement à notre attente, nous avons donc affaire à un milieu très sensibilisé aux problèmes forestiers et qui se montrait même capable d'innovations, malgré ses faibles moyens financiers,

Une enquête plus approfondie, de type géographique, ethnographique et sociologique e permis nous semble-t-il de dévoiler quelques-unes des causes de l'échec

### **Les causes profondes de l'échec**

Il faut remarquer tout d'abord que l'intérêt se porte sur la forêt dans un cadre tout traditionnel. Si de l'extérieur celle-ci peut paraître techniquement sous-exploitée, pour un certain nombre de villageois elle correspond à ce qu'ils attendent d'elle : 25 % affirment : je fais mon bois de chauffage, cela me suffit ». Si elle ne répond pas à l'attente des autres, une bonne partie de ceux-ci, cependant, pensent pouvoir faire seuls les améliorations nécessaires, avec les moyens du bord, sans conseils et sans aide extérieure.

En effet, nous avons affaire ici à une population peu ouverte et peu coopérante. Les villageois se désintéressent des organisations professionnelles agricoles comme ouvrières : aucun adhérent au contrôle laitier au Herd-Book, aux G.V.A.<sup>21</sup>, C.E.T.A.<sup>22</sup> ; pas de coopérative laitière. On boude, ou même on torpille,

---

21 G.V.A. : Groupement de Vulgarisation agricole.

22 C.E.T.A. : Centre d'Etudes techniques agricoles.

toute tentative d'organisation socioculturelle. A propos de notre affaire, près de 40 % des propriétaires estiment que c'est perdre son temps et son argent que de coopérer à l'aménagement du massif.

La population semble profondément divisée. La gauche jouit d'une très large majorité ; le village fait partie de la ceinture industrielle rouge de l'avant-pays vosgien méridional et, depuis 1910, à deux exceptions près la gauche a toujours obtenu plus de 60 % des voix. Les oppositions entre « Rouges » et « Blancs » n'en sont que plus sévères, et les tentatives d'organisation des uns sont sabotées par les autres. C'est à peu près le même clivage qui sépare les catholiques pratiquants des autres : moins de 15 % des hommes vont régulièrement à la messe<sup>23</sup>. Ces oppositions semblent avoir joué un rôle dans l'échec ; un certain nombre de défenseurs du projet sont des gens de droite, suspects, aux yeux de certains, d'avoir monté l'affaire à leur profit, grâce au soutien de personnalités politiques extérieures,

L'opposition entre gros propriétaires forestiers, en pointe dans l'affaire, et petits vient encore recouper ces clans et contribue à faire éclater le groupe des propriétaires forestiers en de multiples groupuscules opposés. Manque d'esprit de coopération, scissions internes, telles sont les causes premières de l'échec. D'autres motifs semblent encore avoir joué.

Cette population ne retrouve son homogénéité que dans un pessimisme général sur l'avenir de la commune — sentiment peu propice à des investissements de longue durée — et dans une opposition ouverte ou larvée à, ce qui est « étranger » : villageois, voisins, touristes, etc... Par exemple, seuls 4 % des gens pensent qu'il est possible, pour les propriétaires de la commune, de s'entendre avec ceux qui n'y résident pas. Une sorte de toi du silence e longtemps - uni la population. Le meurtre d'un instituteur, commis peu avant la dernière guerre, n'a pu être élucidé, devant le mutisme général ; comme le cadavre n'a jamais été retrouvé, les villageois voisins n'accusaient-ils par les auteurs du forfait d'avoir mangé le malheureux enseignant... ! La méfiance vis-à-vis de l'étranger s'est portée naturellement sur le technicien forestier qui a pu apparaître comme un représentant de l'extérieur, venu se mêler des affaires villageoises.

On comprend que l'action de la Fédération de la Vulgarisation Forestière de l'Est, parfois involontairement maladroite par méconnaissance des mentalités profondes, soit apparue, quoiqu'il on soit, comme l'intervention d'un « hors-groupe » mal-aimé dans les affaires du groupe et se soit exercée dans un climat passionné, qui a mené finalement à l'échec.

---

<sup>23</sup> Le diocèse de Besançon (op. cité).

## CONCLUSION

Nous espérons avoir contribué à montrer que l'étude des sociétés et des mentalités rurales est nécessaire à l'action et à la prévision. Pour le moins, toute action régionale qui nécessite une participation de la population — et c'est souvent le cas — devrait être précédée d'une enquête qui ne soit pas seulement un comptage des gens et des choses mais encore une étude en profondeur des mentalités, des clivages, etc..., bref de l'organisation vécue des groupes.